



CHAPITRE |

LA FILLE EST N'EST PAS UN OBJET, SAUF QUAND ELLE A ENVIE DE L'ÊTRE

La tenue vestimentaire

Bien des gens se plaignent des tenues vestimentaires provocantes des adolescentes : parents, professeurs, équipes administratives, parfois même des adolescentes elles-mêmes. Certains parents déclaraient la guerre aux shorts microscopiques, aux t-shirts moulants et échancrés, aux leggings de yoga qui moulait les fesses et « ne cachaient rien ». Pourquoi faut-il que les filles s'habillent comme ça ? demandaient les mères, alors même que certaines portaient des tenues assez similaires à celles de leurs filles. Dans les établissements scolaires, les directeurs essayaient d'imposer la sobriété, avec pour seul résultat de provoquer la révolte.

Les garçons s'affranchissent des codes vestimentaires quand ils bravent l'autorité : les «hippies» se moquent de l'establishment, les «racailles» (thugs) mettent des pantalons extra-larges. Pour les filles, ce qui est en jeu, c'est le sexe. En leur imposant des tenues jugées décentes, on cherche autant à protéger leur sexualité qu'à la contenir - tout en chargeant, par contamination, les jeunes filles de maîtriser la sexualité des jeunes hommes.

«La vérité, c'est que ce que je porte ne change rien. Quatre jours sur cinq, à l'école, je vais me faire siffler ou mater de la tête aux pieds, je vais me prendre des mains aux fesses ou me faire invectiver de commentaires machos. Au bout d'un moment, tu finis par accepter que ça fait partie de la vie normale. Je ne peux pas changer le corps que j'ai et c'est moi qui suis super déconcentrée, de savoir que dès que je me lève pour aller tailler mon crayon quelqu'un va faire une remarque sur mes fesses. Ça n'arrive jamais aux mecs. Aucun mec n'a jamais dû marcher dans les couloirs entouré de filles qui disaient : «Hé mec, tes mollets sont canon ! Tes mollets sont hyper sexe». - Camila

Évidemment, tous les garçons, et de loin, ne se comportent pas ainsi, et nombre d'entre eux sont les meilleurs alliés des filles. Cela dit, toutes les filles avec qui j'ai parlé, absolument toutes, quelle que soit leur classe sociale, leur appartenance ethnique ou leur orientation sexuelle, ont été harcelées à l'école, au collège, à l'université ou, bien souvent, dans les trois.

Dire que les tenues des filles sont responsables des pensées et des actes des garçons est au mieux contre-productif, au pire dangereusement proche de l'argument : «Elle l'avait bien cherché». Pourtant, je ne peux m'empêcher de penser que le raisonnement de jeunes filles comme Camila, qui préfère porter ce qu'elle appelle des «vêtements soi-disant provocants», est incomplet. Faire du droit d'avoir les bras nus (et les jambes, le décolleté, le ventre) un cri de ralliement féministe me semble étrangement orwellien. Il me revient à l'esprit le critère proposé par la féministe britannique Caitlin Moran, pour savoir si quelque chose est sexiste il faut se demander : «est-ce que les garçons font la même chose ?». Si non, écrit Moran, il y a des chances pour que vous soyez face à ce que nous autres, vieilles harpies féministes, appelons un ramassis de conneries.

Ainsi, tout comme seules les filles se font héler dans la rue, seule la mode conçue pour les petites filles les incite à avoir conscience de leur corps dès le plus jeune âge. Target propose des bikinis pour bébés. Gap vend des jeans skinny pour tout-petits. Les enfants de maternelle vouent un culte à leurs princesses Disney, des personnages dont le tour de taille est inférieur à la taille des yeux. Mais personne n'essaie de convaincre des garçons de 11 ans de porter de minuscules shorts ou de montrer leur ventre en plein hiver. Et si je m'inquiète de voir les questions vestimentaires instrumentalisées pour régler la sexualité des filles, je m'inquiète

tout autant de l'incitation constante à l'auto-objectivation : la pression que subissent les jeunes femmes pour réduire leur valeur à celle de leur seul corps et le penser comme un ensemble d'éléments existant pour le plaisir des autres, surveiller constamment leur apparence et jouer la sensualité plutôt que de la vivre.

Je repense à une discussion que j'ai eue avec Deborah Tolman, professeure à Hunter College et peut-être la meilleure spécialiste du désir sexuel des adolescentes. Dans ses études, me racontait-elle, les filles s'étaient mises à répondre «à des questions portant sur les sensations de leur corps - sur la sexualité ou l'excitation - en décrivant l'idée qu'elles se faisaient de leur apparence. Je dois leur rappeler qu'avoir l'air jolie n'est pas une sensation». Des études ont montré le lien entre l'auto-objectivation et la dépression, la réduction des fonctions cognitives, des performances scolaires plus faibles, une représentation mentale déformée de son propre corps, des troubles alimentaires, des conduites sexuelles à risque et un plaisir sexuel moins fort. Dans une étude menée sur des élèves de quatrième, l'auto-objectivation était la cause de la moitié du différentiel constaté chez les filles en ce qui concernait la dépression, et de plus des deux tiers du différentiel concernant l'estime de soi. Une autre étude a établi un lien entre l'attention soutenue que portent les filles à leur apparence et de plus grands sentiments de honte et d'angoisse au sujet de leur corps. Une étude menée sur des élèves de secondaire 5 a également associé l'auto-objectivation à des attitudes plus négatives envers la sexualité, des difficultés à en parler, et une occurrence plus élevée de regrets en matière de sexualité.

Pourtant, malgré tous ces risques, l'hypersexualisation est omniprésente, à ce point visible qu'elle cesse presque de l'être : elle est l'eau dans laquelle nagent les filles, l'air qu'elles respirent. Quel que soit le métier qu'elles exercent par ailleurs, elles apprennent qu'elles doivent, en tant que femmes, être avant tout sexuellement attirantes.

En 2013, une étude menée à Boston College a montré que les étudiantes finissent leur cycle universitaire avec une estime d'elles-mêmes plus basse que lorsqu'elles l'ont commencé (c'est l'inverse pour les jeunes hommes). Elles aussi accusaient en partie la « pression de l'apparence». Dans une étude menée à l'université de Duke, avec les mêmes résultats, une étudiante de deuxième année décrit le phénomène comme la «perfection sans effort», «'idée qu'une personne puisse être intelligente, accomplie, athlétique, belle et populaire, sans faire d'efforts visibles pour y parvenir ». Pas étonnant que ces jeunes filles chancellent sous la pression.

Dans son livre *Female Chauvinist Pigs*, la journaliste Ariel Levy écrit : «Être bonne» n'est pas être «belle» ou «attirante». «Bonne», c'est une vision marchandisée, unidimensionnelle, reproduite à l'infini et singulièrement peu imaginative de ce qui est sexy, une vision qui, quand elle s'applique aux femmes, peut se résumer en deux mots : «baisable et vendable». Levy affirme qu'être «bonne» est un travail réservé aux femmes et on sait depuis longtemps que les filles sont jaugées à l'aune d'une conception extrêmement limitée de ce qui est «sexy» et souvent augmenté par la chirurgie ou les retouches numériques, ou qu'elles sont taxées de «salopes» quand elles s'efforcent de s'y conformer. Mais quelque chose a changé : là où les générations précédentes de femmes s'identifiaient comme féministes et portant un regard critique sur les médias considéraient cette objectification comme un objet de lutte, celles d'aujourd'hui estiment souvent qu'elle relève d'un choix individuel, qui peut être un mode d'expression personnelle plutôt qu'une sexualisation forcée. Et comment leur donner tort, puisqu'on leur a dit qu'être «bonne» est une condition préalable pour être importante, forte et indépendante ?

Lors de nos conversations, les filles me disaient se sentir à la fois puissantes et impuissantes dans leurs vêtements courts, tout en s'indignant que leur corps soit constamment jugé en public. Elles avaient à la fois le sentiment de choisir activement une image sexualisée - qui ne regardait qu'elles — et celui de ne pas avoir le choix. «On veut se démarquer», m'a dit une étudiante. « Il faut être attirante, séduire quelqu'un. Donc le problème, ce n'est pas d'être bonne : il faut être la plus bonne. Maintenant, une de mes amies en est au point de venir quasiment nue aux soirées». Ces jeunes filles étaient tour à tour sujets et objets, selon les jours et les moments, parfois sans le vouloir et parfois sans plus savoir vraiment de quel côté elles se situaient. Ainsi, Camila me parlait du jour où elle était allée à l'école avec un bustier flambant neuf : « Quand je me suis habillée le matin, je me disais : "Je me sens vraiment bien dans ma peau. Je me sens hyper bonne, je sens que je vais passer une bonne journée". Mais dès que je suis arrivée au lycée, j'ai eu l'impression qu'automatiquement, je ne contrôlais plus ce qui se passait. Les gens te matent, te regardent de la tête aux pieds, te disent des choses. J'ai commencé à avoir des doutes, à me dire : "Je n'aurais pas dû mettre ce haut, il est trop court, il est trop serré". C'était déshumanisant».

En l'écoutant, j'étais frappée par le lien quelle établissait entre le fait de se trouver «bonne» et celui de passer une bonne journée, et aussi par sa façon de passer, au milieu de son récit, de la première personne à la deuxième - comme si elle se mettait soudain, comme les autres, à se voir comme un objet.

J'ai longtemps expliqué, quand je donnais des conférences sur les campus ou que je m'adressais à des groupes de parents, qu'on pouvait distinguer la «sexualisation» de la «sexualité» en se rappelant que la première est imposée aux filles de l'extérieur, alors que la seconde est cultivée de l'intérieur. Je n'en suis plus si sûre. Certains phénomènes sont assez clairement problématiques : une petite fille de 3 ans qui réclame d'aller tous les jours en talons hauts à son école maternelle, une fillette de 5 ans qui demande si elle est « sexy », une enfant de sept qui supplie ses parents de lui acheter un haut de maillot triangle rembourré. Mais que penser de l'adolescente de 16 ans qui lave la voiture de son petit ami en minishort et haut de maillot triangle ? Comme me l'a demandé Sydney, une élève de cinquième secondaire qui portait des lunettes extra-larges du plus pur geek-chic :

— Est-ce qu'il n'y a pas une différence entre s'habiller un peu pute parce qu'on est mal dans sa peau et qu'on a besoin du regard des autres, et s'habiller un peu pute parce qu'on se sent bien dans sa peau et qu'on n'a pas besoin du regard des autres ?

— Peut-être. Explique-moi comment tu fais la différence, ai-je répondu.

Sydney a baissé les yeux et a repris la parole :

— Je ne sais pas. Je passe ma vie à essayer de faire la différence entre ce que j'aime vraiment, au fond de moi, et ce que je fais pour qu'on fasse attention à moi, pour qu'on me dise ce que j'ai envie d'entendre. Quelque part, j'ai l'impression qu'on m'a volé mon bien-être.

Les jeunes filles n'acceptent pas sans lutter le message contradictoire qui leur dit qu'être «bonne» est obligatoire, mais que cela justifie le harcèlement ou les agressions dont elles sont victimes. En 2011, un mouvement spontané de Slutwalks (« Marches des salopes ») est né en réponse à la remarque d'un policier de Toronto, qui suggérait que les étudiantes s'habillent de façon moins provocante si elles voulaient éviter de se faire agresser. Furieuses, des jeunes femmes du monde entier, pour beaucoup vêtues très sommairement, sont descendues dans la

rue avec des pancartes où on pouvait lire : «Ma robe n'est pas un OUI» et «Mon cul n'est pas une excuse pour une agression». À l'opposé, la génération Y attirait l'attention des médias en arrêtant de se raser les aisselles et en rejetant l'instrument de torture plus connu sous le nom de «string», prouvant qu'elles pouvaient être « sexy » sans se soumettre au diktat d'être «bonnes».

Une des jeunes femmes que j'ai rencontrées, étudiante en art, m'a même raconté qu'elle en avait eu assez du «déguisement» que doivent endosser les filles dans les fêtes.

Les réseaux sociaux et pornographie à l'ère du «corps-produit»

Les filles n'ont pas toujours donné à leur physique une place centrale dans l'idée qu'elles avaient d'elles-mêmes. Avant la Première Guerre mondiale, le travail sur soi impliquait surtout d'être *moins* centrée sur soi et *moins* vaniteuse : d'être serviable, de se concentrer sur ses études, de se cultiver et de cultiver l'empathie. Dans son livre *The Body Project*, Joan Jacobs Brumberg souligne le changement qui s'est opéré en comparant des résolutions du Nouvel An prises par des jeunes filles à la fin du XIXe siècle et à la fin du XXe.

Ainsi, en 1892, une jeune fille écrit : «j'ai décidé de réfléchir avant de parler. De travailler sérieusement. De parler et d'agir de façon mesurée. De ne pas me laisser aller à rêvasser. D'avoir une attitude digne. De m'intéresser plus aux autres».

Et une autre, cent ans plus tard : «Je vais essayer de m'améliorer par tous les moyens. [...] Je vais perdre du poids, changer de lentilles, j'ai déjà, changé de coiffure, acheté du maquillage, des nouveaux vêtements et des accessoires».

Le livre de Brumberg est sorti à la fin des années 1990, soit plus de dix ans avant l'explosion des réseaux sociaux. L'arrivée de Facebook, Twitter, Instagram, Snapchat, Tumblr, Tinder, a imposé encore davantage le corps comme lieu d'expression par excellence du sujet féminin. De «projet», le corps est devenu un «produit» soigneusement calibré. À bien des égards, les réseaux sociaux peuvent être drôles, inventifs et créatifs. Ils peuvent jouer un rôle vital pour les ados qui se sentent différents, en particulier pour les ados LGBT, à qui ils offrent un soutien précieux. Mais ils ont aussi renforcé le mouvement d'extériorisation impitoyable de la subjectivité des jeunes filles. Plusieurs études montrent que plus une jeune fille est préoccupée par son apparence, son poids et son image corporelle, plus elle est susceptible de se tourner vers le miroir magique de ses profils sur les réseaux sociaux, et vice versa : plus elle consulte son profil, plus elle se préoccupe de son apparence, de son poids et de son image corporelle. De la même façon, les commentaires postés sur les pages des filles tendent à se concentrer démesurément sur leur apparence, qui devient alors, plus encore que dans le monde réel, un étalon auquel mesurer les amitiés, l'image de soi et le sentiment de sa propre valeur.

«C'est vraiment débile, mais les gens apprennent comment poser sur les photos pour avoir l'air beaux sur Instagram. Enfin moi je le fais, quoi. Tu mets la main sur la hanche : ça aussi, ça t'amincit. «Je retouche mes photos pour effacer les imperfections et je corrige l'éclairage. Si tu regardes des émissions comme *America's Next Top Model* par exemple, tu apprends à «trouver un éclairage flatteur». Des trucs comme ça». - Sarah

Les adolescents ont toujours eu une conscience aiguë de la façon dont ils sont perçus par les autres. Les réseaux sociaux amplifient cette conscience d'eux-mêmes. Sur les réseaux sociaux, les filles y sont plus actives que les garçons, notamment sur les sites de partage de photos comme Instagram— les garçons, eux, sont plus volontiers *gamers*, joueurs de jeux vidéo.

«Tu te sers de ce que tu vis pour créer une image, dans l'idée de montrer que tu es désirable et sexy, qu'il y a des gens qui te veulent et qui t'aiment. N'importe quelle fille sait quelle obtiendra dix fois plus de *likes* en postant une photo d'elle en bikini qu'en *suit* de ski». Mathilda

Mais, comme dans le monde réel, les jeunes filles doivent prendre garde à avoir l'air «bonnes» mais pas «salopes», assurées sur le plan sexuel mais pas trop «chaudes». Une étude portant sur 1500 profils Facebook a montré que des jeunes femmes en âge d'aller à l'université jugeaient beaucoup plus durement les profils des filles que ceux des garçons. Elles critiquaient les filles qui avaient «trop» d'amis, partageaient «trop» d'informations personnelles, se prenaient en photo «pas assez» habillées, plaçaient le nom de leurs petits amis «trop souvent» et postaient «trop» de nouveaux statuts.

Il suffit de peu pour devenir la cible des critiques. Il faut essayer d'écouter ce que les gens disent et d'apprendre toutes ces règles non écrites. Par exemple : ne pas changer trop souvent sa photo de profil. Ne pas commenter tout ce qu'on fait dans ses statuts. Ne pas avoir trop de photos de soi sur son profil. C'est à se demander si les selfies n'imposent pas aux filles une forme de tyrannie supplémentaire, une nouvelle façon de s'offrir aux regards inquisiteurs et une autre façon de réduire leur valeur à des éléments superficiels, appauvris, dont la visibilité est la seule mesure. C'est comme si les téléphones, *instagram*, les ramène toujours à la même question : Est-ce que je suis jolie ? Est-ce que j'ai assez d'amis ? De quoi a l'air ma photo de profil?

En 2011, on a constaté une augmentation de 71 % du nombre de jeunes filles qui s'étaient fait poser des implants de menton dans le but explicite d'être plus belles sur leurs selfies de *prom*. Lors d'une étude menée par l'American Academy of Facial Plastic and Reconstructive Surgery sur ses propres membres, un médecin sur trois a déclaré que les patients faisaient appel à eux pour être plus beaux sur leurs selfies.

Qu'une fille poste des photos d'elle (ou des centaines de photos d'elle) en train de manger des céréales, de faire du shopping pour la fête de fin de promo ou de traîner avec ses meilleures copines n'est pas ce qui inquiète le plus les parents. Ce qui les angoisse vraiment, ce sont les cousins maléfiques des selfies : les sextos. Nous mettons nos filles en garde : «n'envoie jamais, *au grand jamais*, de messages sexuellement explicites à quiconque, et surtout pas de photos nue, ou à moitié nue». Internet n'oublie jamais rien, ajoutons-nous. Snapchat n'empêche pas les captures d'écran, qui peuvent être distribuées et partagées en un instant et être utilisées comme arme (qu'on pense à l'essor du *revengeporn*, la mise en ligne de photos explicites sans le consentement de la victime, souvent suite à une rupture). En réalité, il est difficile de savoir exactement à quel point la pratique des sextos est répandue chez les ados. Dans des études, entre 15 et 48 % d'entre eux disent avoir envoyé ou reçu des textos ou des photos explicites. Ce qui est clair, en revanche, c'est que la pratique n'est pas également répartie entre les genres. Si les filles sont autant susceptibles que les garçons d'envoyer des sextos de leur plein gré, elles ont deux fois plus de risques d'y être forcées, par des pressions, des contraintes, des menaces ou du chantage. Dans une étude menée sur un grand nombre d'adolescentes, la moitié des filles adolescentes avait déjà subi l'une de ces formes de pression. Les filles que j'ai rencontrées subissaient parfois depuis le collège un harcèlement constant les incitant à envoyer des photos d'elles nues. Une jeune fille m'a raconté que quand elle était en secondaire IV, un garçon de sa classe l'avait menacée (par texto) de se suicider si elle ne lui envoyait pas une photo de ses seins.

Parfois, la pression se mêlait chez les jeunes filles au désir de plaire, de provoquer, d'être reconnues comme des filles «bonnes». Elles envoyaient des photos sexy à leurs petits copains pour prouver leur confiance, ou à des garçons qu'elles espéraient séduire. Les garçons

faisaient pareil, mais les filles trouvaient ça en général agressif et «dégueu». Une jeune fille m'a raconté que dans sa classe de quatrième, il y avait eu une «épidémie » de filles qui montraient leurs seins aux garçons sur des tchats vidéo. Les garçons s'étaient mis à faire des captures d'écran et à les poster sur Internet.

— C'était ce que voulaient les filles ? ai-je demandé.

— Non. Mais ça n'a pas empêché les garçons de le faire, a-t-elle répondu.

Certains mecs avaient des dossiers d'ordinateur remplis de photos. Comme des trophées. Pour certaines filles, envoyer des photos et des textos sexuels et faire des tchats vidéo sexy était une façon de faire des expériences sans risques (du moins le croyaient-elles).

Les selfies sont-ils un outil d'émancipation pour les filles ou un instrument de leur oppression ? Quand elles envoient des messages ou des photos sexy, se font-elles du mal ou est-ce un comportement anodin ? Leurs jupes sont-elles un moyen d'affirmer et d'assurer leur sexualité, ou une façon de l'exploiter ?

Tous les morceaux se valent

En 2014, *All About That Bass*, le succès de Meghan Trainor, était partout, avec ses paroles contradictoires. Ainsi, la chanson célébrait ouvertement le mouvement body-positive, refusant l'idéal de la «Barbie squelettique siliconée». Mais elle contenait un cheval de Troie : non seulement Trainor y insultait gratuitement «les connasses anorexiques», mais elle rassurait aussi les jeunes femmes en ces termes : «Les mecs aiment bien attraper des fesses à pleines mains quand on éteint la lumière». Autrement dit : il ne faut pas avoir honte d'avoir des formes - tant que vous restez bonne aux yeux des hommes.

Sur ce terrain-là, Trainor arrivait un peu tard. J.Lo et ses émules s'étaient déjà imposées comme des obsessions nationales. Sur la couverture de son single *Anaconda*, Nicki Minaj pose accroupie, de dos, genoux largement écartés, révélant un postérieur énorme. Pour son titre *Do What You Want*, Lady Gaga a choisi la photo d'une paire de fesses ornées d'un string et tendues vers l'objectif. Le refrain de la chanson, un duo avec R. Kelly, dit : «Fais ce que tu veux, fais ce que tu veux de mon corps». Pendant sa tournée «On the Run», Beyoncé est apparue sur scène dans une combinaison dont les découpes révélaient ses fesses nues. En 2014, toujours, *Sports Illustrated* a mis en couverture les fesses (en gros plan) de trois top-modèles jetant par-dessus leur épaule des regards coquins. Quelques mois plus tard, Lopez a ressorti le tube à l'origine de cette tendance, *Booty*, avec un nouveau clip, beaucoup plus explicite que le premier, dans lequel figurait la rappeuse *Pu\$\$y* «chatte» Iggy Azalea. Kim Kardashian, pour sa part, a fait les gros titres quand elle a voulu «casser l'Internet» avec, en une du magazine *Paper*, une photo de son somptueux postérieur (lui aussi possiblement augmenté), luisant d'huile pour bébés.

Alors, les fesses de Minaj sont-elles transgressives ? Et celles de Gaga, ou des mannequins en maillot de bain de la couverture de *Sports Illustrated* ? Comment faire la distinction entre les images subversives et les images complices, entre celles qui libèrent et celles qui limitent, celles qui sapent les normes de beauté et celles qui en créent de nouvelles ? Peuvent-elles faire les deux à la fois ? «J'adore Beyoncé», m'a dit une étudiante de première année sur un campus de la côte Ouest. «C'est une de mes idoles. C'est une reine, quoi. Mais parfois je me demande : si elle n'était pas aussi belle, si tout le monde ne la trouvait pas aussi sexy, est-ce qu'elle pourrait tenir les mêmes discours féministes?».

Pour la chercheuse féministe Bell Hooks, cette fascination pour les fesses n'est que la dernière façon en date de réduire une femme à une partie de son corps. Cette obsession n'est pas différente de la fétichisation des seins ou des bouches humides entrouvertes, elle n'est ni

subversive ni émancipatrice pour les femmes. Elle pose une question fondamentale : « Qui possède le corps féminin, et qui a des droits sur lui ? ».

Les stars elles-mêmes, répondent les jeunes fans comme Matilda. Les artistes féminines, disent-elles, prennent le pouvoir (c'est du moins l'image qu'elles donnent dans leurs campagnes marketing) dans une industrie hypersexualisée qui exploite trop souvent les femmes. Elles sont peut-être des produits, mais elles sont aussi des *productrices*. Ainsi, quand une femme décide de twerker sur scène, de voltiger autour d'une barre de strip-tease, de danser en sous-vêtements autour d'un homme entièrement vêtu ou de poser nue en couverture d'un magazine, c'est elle seule qui l'a décidé. Les femmes n'ont pas capitulé : au contraire, elles reprennent en main leur sexualité. Pourtant, ces artistes travaillent toujours dans un système qui continue largement d'exiger des femmes qu'elles répondent à certains critères d'apparence et de morphologie si elles veulent qu'on les écoute et qu'on les regarde.

Quand elles parviennent à manipuler ce système en leur faveur, elles peuvent devenir riches, elles peuvent devenir célèbres - mais ça ne veut pas dire qu'elles transforment la société. Les artistes comme Gaga, Rihanna, Beyoncé, Miley, Nicky, Iggy, Kesha, Katy ou Selena ne sont pas des marionnettes, mais cela n'en fait pas des héroïnes pour autant. Elles sont de fins stratèges, qui présentent la sexualité marchandise comme un choix qui peut être profitable, mais n'en reste pas moins restrictif, tant pour les artistes féminines que pour les jeunes filles ordinaires. La question n'est donc pas de savoir si les divas de la pop expriment ou exploitent leur sexualité, mais de demander pourquoi si peu de choix restent ouverts aux femmes, pourquoi, pour une femme qui travaille dans une industrie du divertissement sexiste, le moyen le plus rapide de se faire connaître (et c'est la même chose pour les filles ordinaires, dans le monde des réseaux sociaux) reste de faire de sa sexualité un produit, de préférence d'une façon suffisamment extrême pour attirer le plus d'attention possible.

Le twerk qui fit le tour du monde

Miley Cyrus s'est laissée glisser sur la scène et a entonné le premier couplet de sa chanson. Instantanément, des dizaines de milliers de filles (plus quelques garçons) se sont mises à hurler. Nous étions en février 2014 et cela faisait presque six mois que Miley avait définitivement enterré son image de «petite princesse Disney», grâce à ce que certains ont baptisé le « twerk qui fit le tour du monde ». Je rappelle que Miley a causé un scandale mondial en 2013, lors de son show aux MTV Video Music Awards, quand elle a mimé un anulingus sur une de ses danseuses noires avant d'ôter tous ses vêtements à l'exception de sous-vêtements couleur chair, de se coller à l'entrejambe de Robin Thicke, avec lequel elle a chanté le titre controversé *Blurred Lines*, et de faire vibrer son postérieur. Ce soir-là, elle a aussi employé un index en mousse, comme ceux qu'utilisent les fans de sport pendant les matchs, d'une façon qui est restée gravée dans les mémoires. Le tout sans cesser de tirer sa langue insolente, devenue depuis aussi célèbre que celle de Gene Simmons, le chanteur de Kiss. Sa performance, c'était prévisible, a provoqué l'ire des conservateurs comme des féministes (Sinead O'Connor elle-même a exhorté Miley à «ne pas laisser l'industrie musicale la transformer en prostituée»). La riposte ne s'est pas fait attendre, menée notamment par des jeunes femmes, qui accusaient les deux camps de faire du *slutshaming*, de stigmatiser Miley parce qu'elle «exprimait sa sexualité». Mais ces débats n'avaient aucune importance. Car dès le lendemain du concert, les deux singles de Miley étaient en tête des ventes sur iTunes. Six semaines plus tard, à sa sortie, l'album *Bangerz* se classait directement à la première place du magazine *Billboard*.

Cinq ans plus tôt, j'avais assisté à un autre concert de Miley Cyrus à l'Oracle Arena, à l'occasion de son Wonder World Tour. Vêtue d'un minishort en cuir et d'une veste largement décolletée, elle avait choqué son public de très jeunes fans de *Hannah Montana* en dansant lascivement collée aux musiciens de son groupe. Une foule de jeunes femmes, sur la fin de

l'adolescence ou au début de la vingtaine, se pressait dans les couloirs du stade en attendant le début du concert. Elles portaient la même coiffure que Miley aux VMAs, deux petits chignons de part et d'autre du crâne. Certaines avaient des T-shirts coupés au-dessus du nombril, où on pouvait lire le mot «**twerk**» en lettres de dix centimètres de haut. Plusieurs étaient venues avec des index en mousse. Partout on voyait des ventres nus exposés, des jambes, des talons aiguilles. Une odeur tenace de cannabis flottait dans l'air.

Selon ses fans, «C'est la définition même de la perfection, elle *refuse* de se plier à un idéal culturel. Quand on est une fille, il y a toujours quelqu'un pour nous dire qui on doit être, mais Miley, elle est elle-même, c'est tout». Le concert proprement dit était un kaléidoscope d'images quasi psychédéliques. À un moment donné, un lit géant a déversé des danseurs et des danseuses qui ont rejoint Miley pour mimer une orgie. Celle-ci a ensuite simulé un rapport sexuel avec une « personne de petite taille » et mimé une fellation sur un danseur déguisé en Abraham Lincoln. Elle a incité son public à se rouler des pelles, en misant d'une voix traînante : «Plus vous mettez la langue, Mieux c'est. Plus c'est *cul*, mieux c'est».

Le spectacle était indéniablement explicite, mais pas particulièrement érotique. Les images et les actions étaient trop décousues, trop dépourvues de sens ou de fonction. Hé *regardez, un chat de dix mètres de haut! Miley porte un costume en feuilles de cannabis, Miley se branle sur un capot de voiture ! Miley chevauche un hot-dog géant qui vole dans les airs!*

Cette culture de l'obscénité qui domine aujourd'hui n'est ni progressiste ni émancipatrice, elle ne vise pas à «nous ouvrir l'esprit aux possibles et aux mystères de la sexualité. Miley offre peut-être à ses fans un espace de décompression, une échappatoire à l'impératif de respectabilité. C'est une fille qui ne perd pas son temps à se demander si les gens (ses parents, d'autres artistes, les médias) pensent quelle «fait trop pute». Les claques sur l'entrejambe, les mouvements de fesses, les mots crus, les actes sexuels simulés : tout donne l'illusion de la liberté sexuelle, de la révolte, du défi, l'illusion que Miley «n'en a rien à foutre». Sauf qu'en réalité, bien entendu, Miley *n'en a absolument pas* rien à foutre. Miley s'efforce de maintenir son rang de star et de reine des classements des meilleures ventes : en tant que telle, elle ne peut vraiment, vraiment pas «s'en foutre». Et si j'en reviens toujours à elle, ce n'est pas parce qu'elle me semble unique, bien au contraire : c'est parce que je la vois comme un attrape-poussière qui retient toutes les images et les représentations qui circulent autour des filles de la classe moyenne dans la culture *mainstream*. À 15 ans, pour Miley, ça voulait dire porter une bague de pureté et jurer de rester vierge jusqu'au mariage. À 23 ans, ça signifie mimer des actes sexuels caricaturaux et mécaniques sur un nain, vêtue d'un body échancré décoré de billets de banque, et appeler ça une libération. Miley est constamment en recherche des ingrédients à mettre dans son *shaker* culturel pour fabriquer le cocktail parfait. Elle reflète autant qu'elle rejette tout ce qu'une jeune femme doit faire pour conserver son statut de célébrité, attirer l'attention, être remarquée et appréciée sans faire d'effort apparent. N'est-ce pas là, dans les très grandes lignes, l'objectif de toutes les jeunes filles ?

Allez, ajoutons un peu de porno dans tout ça

La représentation des femmes dans la pop culture nous force à demander qui a accès au corps des femmes, la réponse se trouve peut-être dans l'influence toujours croissante du porno. Car c'est de là, finalement, que viennent les dos cambrés, les bouches humides et entrouvertes, les seins et les fesses toujours plus rebondis, les barres de pôle dance, le twerk et les pantomimes d'actes sexuels. C'est du porno que vient la transformation de la sexualité des femmes en une performance destinée aux hommes.

Avec Internet, le porno est devenu plus omniprésent et accessible que jamais, particulièrement pour les adolescents. Cela a provoqué, comme dans la pop culture, une course aux contenus toujours plus explicites, et imposé de repousser constamment les limites pour maintenir l'attention d'un public volatile.

De la même façon que la pop culture s'est prise de passion pour le «cul» (en tant que partie du corps), et soulevant d'autres questionnements par rapport à cette passion, une vaste étude portant sur la représentation des comportements sexuels et des agressions dans les films pornos les plus vendus a montré que, dans plus de la moitié des vidéos étudiées, le sexe anal était toujours représenté comme un acte simple, propre et source de plaisir pour la femme. 41 % des vidéos comprenaient des scènes de *ass to mouth*, dans lesquelles l'homme introduit son pénis dans la bouche de la femme juste après l'avoir retiré de l'anus de celle-ci. Les scènes de *bukake* (plusieurs hommes éjaculent sur le visage d'une femme), de *facial abuse* (forme de sexe oral où le but est de pousser une femme à vomir), triple pénétration et pénétration de plusieurs pénis dans un seul orifice sont aussi de plus en plus fréquentes. Je vais m'aventurer à dire que dans la vraie vie, la majorité des femmes ne prennent pas un plaisir fou à ce genre de pratiques.

Le porno est une industrie mondiale qui pèse 97 milliards de dollars. Ses producteurs ne cherchent qu'une chose : faire jouir les hommes vite et fort, pour en tirer profit. Et il semble que la façon la plus efficace d'y parvenir soit d'érotiser la dégradation des femmes. Dans l'étude citée plus haut portant sur les comportements dans le porno très regardé, 90 % des 304 scènes choisies au hasard comportent des éléments d'agression physique envers des femmes, et près de la moitié comportent des éléments d'humiliation verbale. Dans presque tous les cas, la victime réagit de façon neutre, ou en montrant du plaisir.

La réalité, telle que la décrit aux documentaristes Jill Bauer et Ronna Gradus une jeune fille de 18 ans décidée à faire carrière dans le porno, ressemble plutôt à ça : «Je suis censée coucher avec des mecs avec lesquels je ne coucherais jamais, et dire des choses que je ne dirais jamais. Il n'y a rien de sexuellement excitant là-dedans. Tu n'es qu'un bout de viande».

Des chercheurs ont décrit les médias comme des sources qui dictent aux jeunes de très nombreux «scripts» comportementaux, y compris dans le domaine des relations sexuelles : ils prescrivent des attentes, des désirs et des normes. À certaines époques, les jeunes apprennent qu'on ne s'embrasse jamais avant le troisième rendez-vous galant; à d'autres, qu'on couche avec une personne avant d'établir une relation monogame avec elle. Bryant Paul, un professeur de télécommunications à l'université d'Indiana Bloomington qui travaille sur la «théorie des scripts», m'a ainsi expliqué : «je demande à mes étudiants : réfléchissez à la façon dont vous avez appris ce que vous étiez censés faire pendant votre première soirée étudiante. Vous n'en aviez jamais fait, et pourtant, vous saviez que vous étiez censés vous rassembler autour du fût de bière. Vous saviez que des couples disparaîtraient dans les chambres». Et ils me répondent: «Ouais, on l'a vu dans *American Pie* et les films comme ça». Alors, où apprennent-ils leur sociaciliation sexuelle, surtout en ce qui concerne les comportements les plus crus? Il faudrait être naïf pour penser qu'ils ne sont pas influencés par le porno. Les jeunes ne sont pas des pages blanches. Ils ont une conception du bien et du mal. Mais s'ils sont constamment exposés à certains motifs, ils vont être plus susceptibles de s'en emparer, de les intérioriser et de les intégrer dans leurs scripts sexuels.

Donc, quand vous voyez que les femmes sont constamment représentées avec plusieurs partenaires, quelles sont utilisées comme objets sexuels pour les hommes et qu'en face vous n'avez aucun contre-argument... ».

Chez les étudiants, selon une étude menée sur plus de 800 d'entre eux et intitulée «Génération XXX», 90 % des hommes et un tiers des femmes avaient regardé du porno pendant l'année écoulée. Les filles que j'ai rencontrées savaient bien que le porno n'était pas réaliste, mais ça ne les empêchait pas de le prendre comme guide et même quand elles ne regardent que du porno soft, elles apprennent tout de même que la «sexualité des femmes existe pour le bénéfice des hommes».

Chez les adolescents, la consommation régulière de porno a été corrélée avec le fait de considérer le sexe comme un acte purement physique et les filles comme des «jouets». Les consommateurs réguliers de porno sont aussi plus susceptibles que leurs pairs de mesurer leur masculinité, leur statut social et leur estime d'eux-mêmes à leur capacité à attirer les filles dans leurs lit. Le porno semble également désensibiliser les femmes à la violence.

Sans surprise, les garçons consomment du porno plus régulièrement que les filles. Puisque les consommateurs de porno réguliers ont plus tendance à penser que le porno représente le sexe de façon réaliste, cet écart entre filles et garçons peut créer des attentes assez différentes au lit. «Je pense vraiment que le porno change la façon dont les mecs voient le sexe, avance Alyson Lee. Surtout mon premier copain. Il n'avait aucune expérience. Il pensait que ça allait se passer comme dans un porno, que je serais prête très vite et qu'il n'avait qu'à y aller comme un cheval. Ils pensent qu'ils sont censés y aller très vite et fort, que c'est ça que les filles aiment». Mais ils ne connaissent rien d'autre, ils ne s'en rendent pas compte. Ils n'ont vu que ça. Et si tu te tapes un mec juste pour une soirée, par exemple, tu vas souvent *faire semblant* d'avoir du plaisir».

Dans *Pornified*, l'ouvrage prémonitoire de Pamela Paul, l'auteure racontait que «le porno a des effets terribles sur les normes d'apparence des jeunes femmes, particulièrement pendant les rapports sexuels». Les jeunes filles que j'ai rencontrées se détachaient parfois de leur corps pendant le sexe, se mettant alors à évaluer la situation en spectatrices.

Pas besoin d'aller sur PornHub pour intégrer les scripts du porno : ils sont ancrés dans la culture *mainstream*. Comme le dit Rachel Calogero, psychologue à l'université du Kent, en Angleterre : «dans les médias, le sexe peut être à la fois explicite et évasif. La plupart du temps, le sexe, surtout le sexe sans engagement, apparaît comme une activité fun et hautement recommandable. Le sexe est rarement gênant, compliqué, trouble. Il est rarement l'aboutissement d'une négociation entre deux partenaires et il est rarement précédé d'une discussion sur la contraception et la protection contre les MST. Bien sûr, il existe quelques exceptions : les premières saisons de *Glee* abordaient avec finesse des sujets comme les grossesses adolescentes, le sexe et le handicap, l'homosexualité, la bisexualité, les premiers rapports, le *fat shaming* (humilier quelqu'un à cause de son poids), le *slut shaming* (humilier une fille à cause de sa sexualité soi-disant « débridée »), ou la nature de l'amour. *Orange Is the New Black*, une série que beaucoup des filles que j'ai rencontrées adoraient, a introduit sur le petit écran une diversité de genres et d'orientations sexuelles sans précédents.

Les jeunes femmes grandissent dans une culture saturée de porno, obsédée par l'image et dominée par le commerce, où l'«émancipation» est réduite à une impression, où la consommation compte plus que la connexion ; être «bonne» est un impératif, la célébrité est le but ultime et, pour une femme, le moyen le plus rapide de se faire connaître est de commercialiser son corps avant que quelqu'un d'autre ne s'en charge.

Kardashian est en soit un bel exemple. Elle a gravi les échelons de la célébrité grâce à la combinaison idéale des réseaux sociaux, de la pop culture et de la culture porno. Elle n'est pas devenue célèbre par son talent, sa réussite ou ses compétences, mais parce qu'elle a cherché sans relâche à attirer l'attention : elle est célèbre parce qu'elle est #célèbre, *famous*.

Kim Kardashian maîtrise comme personne les codes du corps devenu «produit» : elle a compris comment, en tant que femme, elle pouvait répondre aux demandes contradictoires du paysage médiatique et tourner cela à son avantage.

Si notre culture hypersexualisée proposait des scripts qui redéfinissaient ce qui est «sexy» pour y inclure des morphologies diversifiées, des degrés de handicap, des couleurs de peau, des identités de genre, des préférences sexuelles et des âges très différents; si elle enseignait aux filles qu'il est plus important pour elles de ressentir leur corps que de savoir comment les autres le perçoivent; si elle leur rappelait que ni leur valeur ni leur émancipation ne dépendent de la taille de leurs seins, de leur ventre ou de leur cul ; si elle leur rappelait qu'elles ont le droit d'exiger des rapports sexuels éthiques et réciproques, où les deux partenaires prennent du plaisir - alors peut-être - *peut- être* — l'accepterais-je.

Mais le corps comme « produit » est très différent du corps comme sujet. Et apprendre à être sexuellement désirable n'a rien à voir avec apprendre à explorer son propre désir : ce que l'on veut, ce dont on a besoin, et ce qu'on peut éprouver de joie, de passion, d'intimité et d'extase. Pourquoi s'étonner que les filles se sentent puissantes quand elles se sentent «bonnes», puisqu'on ne cesse de leur dire que c'est une condition préalable pour réussir dans tous les domaines ? Or la réalité est tout autre : l'impératif de «la bonne fille» est un prisme qui déshumanise la sexualité, quelle que soit la personne qui «gère». L'impératif de «la bonne fille» impose que certaines femmes aient perpétuellement l'air sexuellement disponibles et dit qu'il vaut mieux paraître sexuellement assurées que de réellement connaître leur corps. C'est pourquoi, bien souvent, les filles qui se sentent en confiance quand elles se sentent «bonnes» perdent leur assurance au moment où elles enlèvent leurs vêtements.